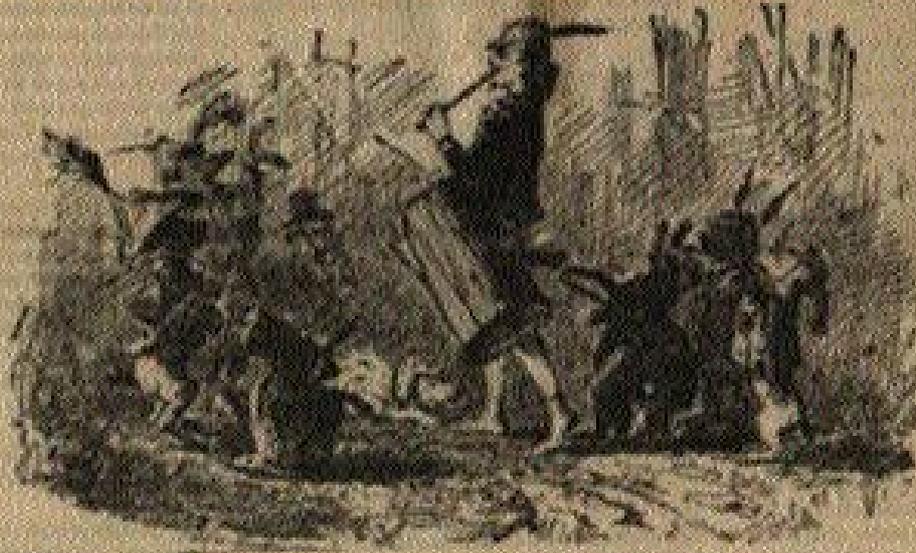


LE
GALOUBET



JOURNAL SATIRIQUE DU MIDI

S'occupant de tout excepté de politique

Paraissant chaque MERCREDI

LE GALOUBET - N°1 - 1879

JOURNAL SATIRIQUE DU MIDI

S'occupant de tout excepté de politique
 Paraissant chaque mercredi

SOMMAIRE:

Aux lecteurs. — La première à Moussur lou Parfet. — Préface inédite de M. E. Renan.
 — Revue fantaisiste de la huitaine. — Chronique de Paris. — Un Steeple-Chase d'idées.
 — Les pommes du voisin. — Concours. — Théâtres. — Feuilleton.

A NOS LECTEURS.

A l'exemple peu encourageant d'un grand nombre de journaux littéraires qui nous ont devancés et ne sont déjà plus, nous créons aujourd'hui une œuvre nouvelle, avec l'espérance peut-être présomptueuse de la voir prospérer.

Nous puisons cette confiance dans les adhésions déjà acquises de nos amis et de ceux qui le deviendront, c'est-à-dire de tous ceux qui aiment la vérité dite simplement et

honnêtement, l'ironie de bon goût et la critique loyale.

Pourquoi n'y aurait-il pas une place, si petite qu'elle soit, pour une feuille légère, sans prétention, n'ayant pas pour but de chercher un succès éphémère dans les scandales, les obscénités, l'apologie du matérialisme ou dans l'exploitation du genre crime?

Cependant que les esprits moroses se rassurent, nous ne rirons pas toujours; hélas! non, les occasions d'être sérieux sont par trop fréquentes! mais nous ne les rechercherons pas. En effet notre titre LE GALOUBET (de ?????, gai, joyeux) indique avec surabondance dans quel ton nous nous proposons de jouer de cet instrument.

Suivant Bescherelle le Galoubet était une petite flûte, à trois trous, dont se servaient les anciens troubadours et qui est encore en usage en Provence; il servait aussi à faire danser les chiens, les singes et autres animaux. Le Galoubet est le plus gai des instruments champêtres et le plus aigu des instruments à vent.

Eh! oui, notre but est de faire danser les chiens, les singes et autres animaux: les chiens surtout, car tous les Néros ne sont pas morts; bien au contraire — notre but encore est de siffler de toute la force de nos poumons les mesquineries de notre siècle, surtout celles qui s'affublent du masque de la philanthropie et de la fraternité pour jeter de la poudre aux yeux du peuple-mouton.

Ne croyez pas cependant, chers lecteurs, que nous voulions jouer au martyr pour nous faire un piédestal des condamnations correctionnelles, ou chasser en perspective aux sous-préfectures de l'avenir; non, notre ambition est plus grande et moins intéressée, elle désire l'approbation des hommes de bonne foi.

Nous n'oublierons jamais quelle extrême prudence les lois sur la presse imposent à une feuille non politique; d'ailleurs assez de préambules, on nous jugera à l'œuvre; nous préférons promettre peu et tenir beaucoup.

LA REDACTION du Galoubet.

Nous remercions vivement les journaux de grand et petit format qui ont bien voulu annoncer notre apparition. Malgré nos dispositions à la satire nous désirons conserver avec eux tous les meilleures relations. Le GALOUBET vient de naître; il n'a encore ni griffes, ni dents, et quand elles lui seront venues, il ne s'en servira que pour défendre les principes qu'il aime.

Les polémiques grossières, les phrases injurieuses seront rigoureusement bannies. Les journalistes devraient se soutenir entre eux, ou au moins, à l'imitation des loups, ne pas chercher à se dévorer. Les vrais lecteurs sont là depuis longtemps de ces luttes personnelles qui amusent peut-être une galerie dont les applaudissements ne sont pas à rechercher.

P. SICARD.

LA PREMIERO A MOUSSUR LOU PARFET.
MOUSSUR LOU PARFET,

Mi dien Jean, mai counouissut per moun soubriquet Jean la Figo; creses pas que agui l'intention de faire la figuo à vouestre gouvernement et de vous cerquar garouilho. Ai trop l'huilh per aquot. Coumpreni qu'aurias lou gaubi de mi faire couper la chiquo. Vouestre Administratiou mi dounarie, cent cops per jour, la susour frejeo que restariou mut coumo un pey. M'an dit que foulie, per parlar poulitiquo, un cooutiounament de douge mille cinq cents francs. Ai pas soulament douge mille cinq cents sous dins ma bassaquetto. Et puis qu'avem à faire de la poulitiquo? Sabi pas se n'en a que l'y vien clar; mai iou l'entendi rem.

Se voules charrarem d'affaires plus utiles que lou Messico, lou Lussembourg, et l'unitat de l'Italio; moun jugeament mi dit que fou coumençar per s'occupar de nautreis et leissas debastar leis estrangiers d'aquestou mounde et de l'autre. Lou pan es chier à Marsilho, Moussur lou Parfet. La viande l'y es au fuech; encaro, s'ero de premiero qualitat! Lou vin, meme baptegeat, es à un près fouele! Lou pey si fa rare coumo leis hounestis gens, et lou pauq que l'a nous es bouffat per leis beous moussurs de Paris! Leis lougagis d'houstaus soun plus abourdables per leis pichounos boursos et siam ooubligeats de nous esquichar coumo d'anchoyos dins nouestreis lougements.

Tout aquo sarie pa lou plus grand deis malhurs se lou coumerço marchavo! Mai es poulit lou coumerço! Leis negouciens badailhoun et nautreis, pecaire! siam forçats, per passar lou temps, de fumar vouestre marrit tabac.

Es-ti, vo noun, possible que sieguem plus huroux que ce que siam ades? Moun ami Minicou, plus counouissut per lou soubriquet de Minicou lou pantailhaire, garçon de fouesso esprit, m'a dit l'autre jour: Jean la Figo, devries faire, tu qu'as leze, lou journau deis vieilhs quartiers de Marsilho? Aqueou joue si creit que la presso poutra servir à faire quauque ben à nouestre pople de Sant-Jean, de Sant-Laurent et deis Accoulos qu'es sadoul de toujours legir dins leis fuilhos publicos ce que si passo à Paris, au Japoun, à Flourenço et à Chipoutou et jamai ce qu'es arribat dins nouestreis quartiers. Ai dit à Minicou, as resoun! Voou escrieure dins un journau, mai compti sur toun adjudo. Tu sies ana à l'escolo mai que iou et as frequanta la soucietat.

— Vague-li, m'a respondu moun ami.

V'aqui perque, Moussur lou Parfet, escrivi dins lou Galoubet senso interest, creses-vo ben, coumo Moussur lou Mairo qu'es pas pagat, à ce que dien, per administrar la vilho. Soulament iou ai pas besoun d'aver d'indemnitat per la mouestro que counsisto à dounar de dinars et à faire dansar la coumuno.

Siou decida à parlar franc, Moussur lou Parfet. Quand nouestreis carrieros seran pas escoubados, ce qu'es pas rare, dirai francament à Moussur lou Mairo: Que fichas de nouestreis escoubilhers? Aquoto, pensi, es pas de poulitiquo, et si pou dire senso pagar de cooutiounament. Quand l'autouritat mettra un impos, ce que l'aribo quauqueis beous cops, discuterai pas s'es juste vo pas juste. Aquo sarie de poulitiquo et mi farie pessugar per Moussur lou Procurour Imperiau, maugra que siegue proun bounias dins soun interieur. Mai aurai lou dret de dire: avem pas lou pies; au pres que soun leis vioues et leis houstaus pou dem plus abarir!

Se va permettes, Moussur, vous parlarem prouvençau, la lenguo de nouestre pays. Pardouni pas en aqueleis marrits Marsilhes que, per si dounar un air, si servoun doou franciot. Iou siou pas fier, parlariou prouvençau à l'Emperour.

Senso doute, Moussur Louvert, coumprenes aqueou lengagi tant ben que iou. Si saup que sias pas d'eici. Mai aves fouesso instructien et foou creire que lou gouvernement vous aurie pas mandat à Marsilho, se couneissias pas la lenguo de Marsilho.

Es pas tout d'aver uno facho de Parfet et d'esprit jusqu'au fin-found deis arteous, de saupre l'angles, l'alleman, l'espagnou et lou bachin, foou encar coumprendre lou prouvençau per administrar la Prouvenço.

Aquot es plus clar que l'aiguo d'ouo canau.

M'es estat dit que, depuis quauque temps, fasias fouesso visitos, qu'avias tasta leis paquets de la Poumo et lou bouillabaisso de Mistrau, à l'Estaquo et que vous erias lipa leis briguos. Se voules venir nous veire, nous fares grand plésir. Vous reçauprem tamben eme leis tambourins et leis galoubets, que fan à l'heure de hui de counditiens ben resounables.

Resti eis Accoulos, aves qu'a demandar Jean la Figuo. Tout lou mounde vous indiquara ma pouarto. Dins nouestreis quartiers, veires ges de palais, ges de dauros, ges de santi-belli à ped, vo à chivau, sur leis façados, mais pas mau de marsihes de vieilho roquo qu'an fouesso appres et n'an rem ooublidat.

Vous saludi eme respect,

Jean la Figuo.

UNE PREFACE DE M. RENAN.

Nous avons été assez favorisés pour avoir, pendant quelques heures, à notre disposition, un volume de vers intitulé: Essais Poétiques de Ferdinand Suquet, et dû à un jeune homme, mort à l'âge de 21 ans. Cet ouvrage a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires par les soins du malheureux père de l'auteur, et destiné seulement à ses amis. Il est intéressant à plus d'un titre, mais surtout par une préface signée Ernest Renan, et dont nous sommes heureux de pouvoir reproduire une partie, laissant au lecteur le soin d'en déduire les conclusions: Voici quelques pièces de vers qu'un père a copiées, dans les papiers de son fils, le cœur oppressé, la main tremblante. Ce sont les restes d'une existence qui n'a duré que vingt ans, mais qui a laissé des traces profondes dans les souvenirs de ceux qui l'ont connu.....

Ceux que les dieux aiment meurent jeunes, a dit l'antiquité, et en effet quel bonheur vaut celui de mourir après un coup d'œil amoureux jeté sur les choses, dans la ferveur d'un premier embrassement, sans illusions détruites, sans amers retours? La douleur est pour ceux qui restent. Courage, disait-on autrefois à Beyrouth, même sur un tombeau, courage, puisque tu es mort sans avoir pleuré aucun de tes enfants, et en laissant vivante l'épouse que tu aimais; — que dire à ceux que le sort condamne à survivre aux objets qu'ils ont chéris? Courage, dirons-nous à l'homme excellent que la mort d'un si digne fils a plongé dans la désolation; la vie humaine, toute mystérieuse qu'est sa loi, tend à

Dieu; longue ou courte, obscure ou illustre, la trace qu'elle laisse dans l'œuvre éternelle est de la même importance. La formule si commune sur les tombes musulmanes: Hou el-bâ qui, c'est lui qui dure, doit être la perpétuelle pensée du sage. Sur ces rives remplies, et si j'ose le dire, perforées des monuments de la mort, vis, cher Suquet, de tes graves pensées, de tes tristes et doux souvenirs.

ERNEST RENAN.

Paris, 1868.

REVUE FANTAISISTE DE LA HUITAINE

On travaille à faire disparaître la presque-île d'immondices apparue tout à coup dans le vieux port et dont le Sémaphore a été le Christophe Colomb.

L'agence des poules, institution Parisienne nouvellement importée à Marseille, a besoin de pigeons pour être productive.

Une foule nombreuse assistait, mardi matin, au service funèbre pour les soldats français et pontificaux, morts Mentana. Une manifestation en l'honneur de la foi, du courage et du dévouement est encore possible dans notre ville; ne nous plaignons pas!

Deux riverains des bords de la Durance causaient entre eux en bons voisins.

— Je m'applaudis tous les jours, disait l'un, d'avoir mis cette campagne sous le nom de ma femme; c'est tout ce qui me reste: j'ai été, tour à tour, courtier, négociant, agent de change, rien ne m'a réussi, je n'ai jamais fait que de l'eau claire.

— Ah! mon cher, répliqua l'autre, que ne t'es-tu fait conseiller municipal!

Cette scie a du rance, nous le savons; mais tant qu'un système efficace d'épuration ne fonctionnera pas, nous la continuerons.

Voici le menu d'un dîner réglé par le baron Brisse et qui a été servi, assure-t-on, récemment sur une table des plus aristocratiques de Paris, autour de laquelle se pressaient des grands-ducs, des marquis, marquises, comtes et vicomtes. Le parfum tout provençal de ce menu, nous engage à l'offrir à nos lecteurs:

La soupe à l'oignon, au fromage,

Le chou farci,

Les tripes à la mode de Caen,

L'oie aux marrons,

La salade d'ail et d'oignon,

Le fromage de gruyère,

Les noix et figues (mendiants),

Les pruneaux,

Les anis au sucre,

Vin de propriétaire (sic),

Eau-de-vie, vespetro,

Pipes et brûle-gueules,

Tabac de cantine.

Il paraît, nous affirme un témoin actif, que ce repas a soulevé, entre autres choses, l'enthousiasme général.

Le Conseil Municipal est saisi de la question des cimetières, qu'il est impossible de résoudre à la satisfaction générale. Les autres communes de l'Empire se trouvent tout aussi souvent aux prises avec les mêmes difficultés. Il y aurait cependant un moyen radical d'en finir: elles n'auraient qu'à prier M. Haussmann de les comprendre dans la combinaison Mery-Sur-Oise, et, grâce aux chemins de fer, la réalisation de ce projet serait des plus simples. On créerait un immense champ de repos où il serait facile de percer des rues et des boulevards sans que les locataires se plaignissent jamais. On devrait y faire séjourner pendant vingt-quatre heures les ambitieux insatiables du pouvoir et de la fortune; les souverains avides de conquêtes, et à la veille de guerroyer, n'y seraient pas déplacés non plus; les inventeurs de Chassepot, de mitrailleuses et autres engins destructeurs, et ceux qui enseignent la manière de s'en servir, trouveraient aussi l'occasion d'y faire de sages réflexions; enfin on affecterait un terrain spécial aux duellistes où les batailleurs pourraient se convaincre du néant des choses humaines et de celui de leur personnalité.

Alexandre Dumas nous avait fait connaître les idées de Madame Aubray; c'est par le Petit Marseillais que nous connaissons aujourd'hui celles de Monsieur Aubray. En voici un échantillon à notre adresse.

— On annonce, dit cet écrivain, pour paraître prochainement, un nouveau journal littéraire hebdomadaire, rédigé par les plus fines plumes Marseillaises: le besoin s'en faisait vivement sentir dans les parages de la rue Tapis Vert.

Nous remercions d'abord M. Aubray de ce renseignement; ensuite, en supposant que cela nous eût intéressé et que nous nous fussions demandé dans quel parage le besoin du Petit Marseillais se faisait sentir, notre embarras eût été extrême et durerait encore, sans les lignes suivantes écrites dans le même article par le même chroniqueur:

— Il paraît que notre numéro d'hier a fait prime à 8 heures 1/2 du soir; il se vendait avec six liards de hausse sur la PLACE VIVAUX!

Nous voilà fixé sur le parage de notre confrère.

— Chacun son parage, comme on pourrait dire dans la Belle Hélène, partant quitte et sans rancune.

Un événement déplorable a eu lieu la semaine dernière. Une jeune personne a été, le jour même de ses noces, victime du feu qui s'est communiqué à ses robes, au moment où heureuse et timide, la nouvelle mariée entrait dans sa chambre nuptiale.

Avec une légèreté impardonnable, le Nouvelliste apprend à ses lecteurs que la jeune femme brûlée s'est éteinte le même jour! Voilà un jeu de mot malheureux pour une circonstance aussi triste; il est vrai que notre confrère n'y a mis aucune intention.

On lit dans la Gazette du Midi du 31 octobre:

— On a compté qu'Isabelle avait eu, pendant tout son règne, 519 ministres. Cinq cent dix-neuf! ô Rochefort!! Puis plus bas cet extrait de l'Avenir national:

Le théâtre de Bufos monte, en ce moment, une traduction de la Grande-Duchesse de Gérolstein, dont les représentations furent interdites, l'hiver dernier, par la censure, qui y

voyait des allusions blessantes pour une très grande dame.

Voici bientôt l'hiver. Les hirondelles vont abandonner les champs; mais avant de les quitter elles ont voulu voltiger une dernière fois dans l'une de nos plus charmantes villas du Prado. Leur réunion était nombreuse et animée. Cette resplendissante soirée, gracieusement offerte au monde élégant par M. et Madame Darier, ressemblait à un beau jour de printemps. A regret, les hirondelles se sont dispersées. Heureusement elles n'ont pas traversé les mers et nous les retrouverons.

Malgré un ciel exceptionnellement beau et une température à souhait, les courses de cette saison n'ont pas attiré au château Borély une affluence de spectateurs aussi considérable qu'on aurait pu le supposer.

Nous publions les noms des vainqueurs dans les trois journées.

1^{re} JOURNEE.

Prix du chemin de fer 2.000 f., par Antée, au major Fridolin.

Prix spécial (4^{me} classe) 2.000 f., par Verveine, à M. de la Charme

Prix du château Borély 6.000 f., par Réalité, à M. de Fitz-James.

Prix de la Société d'Encouragement (1^{re} classe) 5.000 f, par Sardanapale, au major Fridolin.

Prix de la Société d'Encouragement (9^{me} classe), steeple-chase 4.200 f., par Rapid-Rhône, à M. F. Maurel.

2^{me} JOURNEE

Prix de l'Empereur 2.000 f., par Armançon, à M de la Charme

Prix impérial (2^{me} classe) 4.000 f., par Trocadero, à M. le comte de Lagrange.

Grand prix de la Société des courses 8.000 f., par Mlle de Fligny, à M. P. Aumont.

Premier prix des Phocéens (handicap) 2.500 f., par Mousie, à M. le comte de Lagrange.

Course plate (gentlemen-riders) un objet d'art, par Orphélia, à M. J. Prat.

3^{me} JOURNEE.

Prix du département 3.000 f., par Clotho, à M. Delamarre.

Deuxième prix des Phocéens (gentlemen-riders) 1.500 fr. et un objet d'art, par Côte-d'Or, à M. J. Prat.

Grand prix de la ville de Marseille 10.000 f., par Trocadero, à M. le comte de Lagrange.

Prix de consolation (handicap libre) 1.000 f., par Pioupiou, à M. le baron de Nexon.

Steeple-chase (gentlemen-riders), par King, à M. P. Billaud, et monté par son propriétaire.

DRACIS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Brumaire... ô mois le plus triste des mois, quels vilains jours tu nous ramènes!... sans parler des vilaines choses que tu nous rappelles!...

Brumaire, toi qui emportes nos dernières feuilles, ne pouvais-tu te dispenser de nous apporter la tempête et le déluge, puisque tu nous rendais le Parisien?

Car c'en est fait, le vent balaie plages et falaises, la roulette a fermé ses antres, plus de pronunciamientos ni de révolution nulle part; le Parisien ne savait que faire hors de chez lui, il rentre, il est rentré. Et je parie un ducat, comme Hamlet, que si fantaisie prenait à M. le baron Haussmann de faire, demain, l'appel de ses sujets, il n'en manquerait pas la moitié d'un.

Certes, si M. le baron était un des ces fonctionnaires qui aiment les présents, il aurait lieu d'être content.

En province, on ne regagne pas si hâtivement le at home d'hiver. Le nombre des chasseurs égarés dans les bois y est encore considérable, et celui des châtelains circonscrits dans leurs manoirs par les inondations s'y élève, cette année, à un chiffre respectable. Mais la classe qui se fait remarquer, en ce moment par son absence des villes, c'est celle de Messieurs les aspirants à la députation.

Infortunés candidats! La plupart sont d'excellentes gens qui s'amuseraient si bien à poursuivre en plaine ou sous bois le poil ou la plume, la grosse bête même, et les voilà forcés de courir après les électeurs!

Le Parisien, qui a son député sous la main, ne soupçonne pas à quels labeurs est contraint de se dévouer le candidat rural. Une personne qui suit avec attention ces évolutions intéressantes, m'assurait hier que Bertron, le candidat humain, qui se présente, il est vrai, dans toutes les circonscriptions de tous les départements, a parcouru près de quatre mille kilomètres depuis un mois; plus que le dixième du tour du monde!

Quant à moi, je ne m'explique pas ce qui peut pousser tant de braves et honorables personnes à se donner un si grand mal pour arriver à quoi? à être obligé d'aller s'enfermer tous les jours, pendant six mois, dans une grande salle où il ne fait que médiocrement chaud en hiver, et où l'on grille en été.

A ce sujet, j'essayais, il y a quelques jours, de faire entrer dans la voie des révélations un candidat qui a l'air très sérieux, et qui possède, dit-on, de notables chances.

— Quel motif, lui demandai-je, vous a décidé à entreprendre ces incommensurables pérégrinations? Est-ce le besoin de gagner 7.500 francs par an? Est-ce le désir d'entendre avant nous, vulgaires mortels, les discours de Jules Favre, ou ceux du nouvel élu Peyruc? Est-ce la gloire de vous lever et de vous asseoir avec la majorité? Est-ce l'envie d'être utile à la patrie?...

— Ce n'est rien de tout cela, me répondit-il. Je veux être député, parce qu'il faut aujourd'hui trop d'esprit pour se faire une position, quand on ne l'est pas.

A défaut d'autre chose, voilà au moins une franche modestie.

En revanche, quelqu'un qui n'est pas modeste, c'est M. Paul Meurice. Cet hugolâtre, rarement plus mal inspiré, vient de publier, en tête du drame de Cadio, une préface qui ferait bien rire si elle n'était pas si ennuyeuse. On connaît l'insuccès de ce drame que la presse a presque unanimement malmené. M. Paul Meurice n'accepte pas le jugement de

ses confrères, et, à lui tout seul, il a rédigé, voté et promulgué l'édit que voici:

— Ecoutez tous, journalistes, gazetiers, folliculaires, feuilletonistes surtout.

J'entre, je vous salue, et je vous dis ceci:

Art. 1er. — Il y a désormais, en France, deux sortes de critique, la grande et la petite.

Art. 2.— Font partie de la grande critique, les journalistes qui ont dit du bien de Cadio.

Art. 3. — Sont à jamais classés dans la petite critique, tous ceux qui ont eu l'impudence d'en dire du mal.

Malheureusement pour M. Paul Meurice, la préface de Cadio n'est pas de la grande ni de la petite littérature, mais bien de la pire, ce que le grand nombre des lecteurs a constaté avec douleur.

Les Parisiens rentrés ne se sont pas empressés d'aller voir Cadio, mais ils n'ont pas manqué de retourner à leurs cercles. Aussi Bade et Wiesbade avaient-ils à peine congédié leurs derniers fidèles, que les grosses parties recommençaient ici avec un entrain qui promet un hiver vif et animé. On m'a montré hier un Turc qui, quoique nourri dans le sérail, avait vu, la nuit précédente, 240.000 francs filer de son portefeuille par des détours qui lui étaient complètement inconnus.

Osmanlis n'en fumait pas moins placidement son chybouk sur le perron du Grand Hôtel. Ceux qui se sont partagé ces bagatelles de la Porte étaient, dit-on, plus émus que le décavé lui-même. Parmi eux, on cite un jeune homme qui ne possède pas un florin, mais dont la mère compte les siens par dizaines de millions. Ce héros, déjà fort connu à Paris, emprunte comme un gouvernement, fait des dépenses d'un insenséisme transcendant, et marche vers une popularité éclatante. Encore quelques hauts faits du genre de celui de l'autre nuit, et le voilà tout à fait à la mode.

Un joueur, autrefois illustre et dont la passion avait survécu à sa fortune et à ses infortunes, s'est éteint dans l'ombre cette semaine, et presque centenaire; c'était le marquis de L... Le trait suivant, pris au hasard dans sa vie orageuse, donnera le diapason du tempérament de ce personnage. C'était vers la fin de l'Empire, un soir il entre au Palais Royal dans un de ces temples que notre génération est obligée d'aller chercher de l'autre côté du Rhin. Il portait, comme d'habitude, une longue houppelande brune qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Il portait de plus un portefeuille bien rembourré et une bourse d'un poids respectable. Le marquis s'assit et commença la lutte. Mais il ne fut pas le plus fort, et, au bout de deux heures, il était absolument décavé. Il se leva et sortit. Une demi-heure après il revint, posa devant lui quatre pièces de cent sous, et recommença ses opérations. En vingt minutes, il avait regagné une dizaine de mille francs. Il quitta alors de nouveau la table; mais, en se relevant, il écarta les pans de sa houppelande, et fit voir à toute l'assistance que son costume ne se composait que d'une chemise et d'un caleçon: dans l'entracte, il était allé vendre son gilet et sa culotte.

Aujourd'hui un pareil sans-culotte ne serait pas admis dans les cercles, mais il ne manquerait pas pour cela de bonnes occasions de perdre son argent. Il trouverait en se promenant sur le boulevard des Italiens, décorées du titre d'Agence de poules pour les courses, une dizaine de maisons de jeu, ouvertes à tout venant, de neuf heures du matin à minuit:

— Entrez, Messieurs, entrez! ce n'est pas vingt francs, ce n'est pas dix francs, ce n'est pas cinq francs que l'on vous demande, c'est un franc, la faible somme d'un franc!

Allons, Messieurs, il ne faudrait pas avoir vingt sous dans sa poche pour passer devant notre porte sans entrer les perdre! Et l'on entre, si bien même que plusieurs industriels qui ont ouvert ces tripots réalisent des recettes de douze à quinze cents francs par jour, rien qu'en prélevant dix pour cent pour leur peine, sur les sommes qui leur passent entre les mains.

Quelques)unes de ces agences de poules joignent à leur petit commerce celui des billets de théâtre, qui devient très lucratif les jours de représentations un peu courues; c'est dans une de ces boutiques, qu'il y a quelques jours, des fauteuils d'orchestre, pour la première représentation de Chilpéric, d'Hervé, ont été vendus 120 francs!!!

Nos pères qui ont vu les premières représentations des Huguenots, d'Hernani, du Pré aux Clercs, etc., etc., riraient bien si l'on allait leur raconter qu'on paie maintenant cent vingt francs par tête pour assister à la première représentation de Chilpéric au théâtre des Folies Dramatiques; mais, où ils ne riraient plus, c'est s'ils étaient forcés de subir l'audition de ce Chilpéric!

Sur le seuil de la pente qui m'entraîne à parler théâtres, je m'arrête. Je ne puis toutefois m'empêcher de citer l'opinion, singulièrement exprimée, d'un de mes amis, qui vient de parcourir le Midi de la France, et auquel je demandais des nouvelles des théâtres de nos grandes villes.

— Comment marche cette année le Théâtre de Bordeaux, lui dis-je?

— Ah! Ah! répondit-il.

— Et le Théâtre de Lyon?

— Eh! Eh!

— Et le Théâtre de Marseille?

— Heu! heu!...

Voilà tout ce que je pus tirer de cet original.

BERNADILLE.

Nous reproduisons la lettre par laquelle l'honorable M. Jules Simon a donné sa démission de Président de la Société des gens de lettres. Les faits qui ont motivé cette démarche sont trop connus et ont assez occupé la presse pendant ces derniers jours, pour que nous croyons bon de les raconter ici.

Paris, 26 octobre 1868.

— Lorsqu'une première fois j'ai cru devoir déposer ma démission entre vos mains, mon but était de mettre le Société en demeure de trancher une question dans laquelle sa dignité et la dignité même des lettres me semblaient engagées.

Il s'agissait de se prononcer publiquement et formellement sur le principe des loteries et des tombolas, et sur la convenance des sollicitations officieuses.

Le vote d'hier, en me maintenant à la présidence, a constaté que la majorité de mes confrères condamne aussi bien les unes que les autres. Le but est par conséquent atteint, et le principe jugé.

Mais jë reste en présence d'un Comité dont la grande majorité professe sur ces deux

points une opinion contraire à la mienne, et d'une assemblée dans laquelle la minorité est nombreuse et ardente. Porté à la présidence, il y a six mois, par un vote presque unanime, après avoir rappelé de la façon la plus solennelle et la plus explicite ma situation et mes opinions, je devais croire que la tâche me serait rendue facile, et par mes collaborateurs immédiats, et au besoin par l'assemblée générale.

Il n'en est pas ainsi; je le constate avec vous comme un fait d'évidence, sans adresser du reste aucun reproche à qui que ce soit, et sans contester le zèle et le désintéressement personnel des membres du Comité. Nous sommes tous forcés de reconnaître, à la suite des événements de ce dernier mois et de cette dernière journée, que la fonction de président devra désormais absorber l'activité tout entière de celui que vous appellerez à ce poste d'honneur. Pour moi, vous le savez, je ne pourrais que me partager, c'est ce qui m'oblige, par fidélité même à nos principes communs, à vous donner ma démission définitive, en priant ceux de mes amis qui m'ont honoré deux fois de leur suffrage de reporter leurs voix sur un autre candidat.

Veillez agréer, etc,

Jules SIMON.

LES POMMES DU VOISIN.

Nous nous proposons de réunir sous ce titre, le dessus du panier, des bons mots, des anecdotes piquantes de nos confrères. Nous choisirons de préférence dans les journaux qui tout en jouissant d'une très grande publicité, sont les moins répandus à Marseille. Commençons par la Marionnette, la très spirituelle feuille lyonnaise, dans laquelle on peut puiser les yeux fermés. Nous lisons sous la signature S. Traban:

— Comment trouvez-vous l'idée d'avoir élevé une statue à feu M. le Sénateur V***.

Je la trouve mauvaise.

Sans compter que l'on s'est fendu d'un piédestal en marbre.

— Peuh! ce n'est pas un cas rare.

Les journaux racontent qu'à Madrid on a brisé les fers, vieux style, du rédacteur en chef du journal la Démocratie, qui avait réuni sur sa tête CENT DEUX ANS de prison; une pareille prodigalité de condamnations indique évidemment chez les juges qui les avaient prononcées, une confiance inébranlable dans la robuste constitution du journaliste chargé de subir ces deux siècles d'emprisonnement, et du gouvernement chargé de les faire subir.

Le journaliste se portait mieux que le gouvernement.

La revue de la fin d'année du théâtre du Châtelet est, dit-on, de Cham et de Siraudin, quant à celle des Folies Marigny, elle est de Gill et de Flanelle.

UN CONCOURS.

L'autorité subventionne les théâtres et les courses de chevaux: Le Galoubet, piqué d'émulation et voulant combler une lacune, prend la détermination d'encourager les travaux de l'intelligence qui valent bien les productions musicales et à fortiori les tours de force de l'espèce chevaline.

Notre journal mettra, dans chaque numéro, une question au concours. Il devra y être répondu en vers, ou en prose, par nos spirituels et judicieux lecteurs, avant l'apparition du numéro suivant.

Les réponses ne devront pas excéder cinq lignes d'impression. Trois prix seront distribués, indépendamment de ceux que la Ville de Marseille, le Chemin de fer et le Conseil général voudront bien accorder un jour à cette innovation d'utilité publique.

- Premier prix: Un exemplaire du Galoubet, revêtu de la griffe du Directeur-Gérant et signé également par notre collaborateur Jean la Figuo.

- Second prix: Un exemplaire du Galoubet, signé par le Directeur-Gérant seul.

- Troisième prix: Un exemplaire du Galoubet, paraphé par le Directeur-Gérant.

Ces récompenses seront distribuées gratuitement, dans nos bureaux, aux auteurs des meilleures réponses qui feront constater leur identité. On n'exige pas cependant le certificat du commissaire de police, ni la légalisation des signatures par M. le Maire. Le Galoubet entend donner l'exemple du libéralisme; il épargnera donc à ses collaborateurs l'ennui des formalités administratives.

La première question que nous proposons à nos lecteurs de résoudre est celle-ci:

QU'EST-CE QU'UN SOI—DISANT LIBRE PENSEUR?

A l'œuvre donc, Messieurs et honorables amis! Prêtez-nous charitablement votre raison et votre esprit.

LA REDACTION.

THEATRES.

En nous chargeant du compte-rendu des représentations théâtrales dans le Galoubet, nous avons l'intention formelle d'exposer notre manière de voir sans passion, sans parti pris, sans arrière-pensée et avec la plus entière indépendance. Nous croyons être dans la situation voulue pour réaliser ce désir. Nous ne sommes unis au théâtre par aucun lien d'amitié ou d'intérêt; nous ne connaissons ni directeurs, ni artistes, ni employés; nous ne jouissons d'aucune prérogative, on ne nous fait aucun service et nous n'en demanderons jamais; enfin, nous recueillerons nos impressions de la salle sans nous préoccuper des cancons de coulisses. Ce faisant, nous croyons remplir une lacune dans la presse marseillaise.

A notre avis, les journaux quotidiens ne traitent pas l'article théâtre avec la sollicitude et l'impartialité qu'il mérite; ils semblent avoir adopté un mot d'ordre: éloge pour ce qui est passable, et silence pour tout ce qui est mauvais. Il arrive fréquemment qu'on voit s'étaler dans leurs colonnes, au lieu d'un compte-rendu consciencieux, une note rédigée

par la direction elle-même, et reproduite en chœur, dans les mêmes termes, par ces journaux! Pourquoi cette faiblesse? Pourquoi ces éloges invariables ou ce mutisme complaisant?

Comment le public si nombreux des théâtres peut-il être renseigné, et quelle opinion doit-il avoir de MM. les critiques, dont l'un des plus expérimentés préfère habituellement interroger ses anciens souvenirs, et rendre compte d'un opéra à l'époque de sa création que parler de la représentation de la veille?

Certes, nous serions très-aises de toujours applaudir et de féliciter sans cesse, mais il faudrait qu'on le méritât; sinon, ne soyez pas étonné quand les malveillants cherchent une analogie entre les journalistes bénisseurs et les Romains du parterre. D'ailleurs, qu'on se le persuade, l'éloge à jet continu n'a de valeur ni aux yeux de celui qui le reçoit ni aux yeux de celui qui le décerne.

Après ces considérations générales, jetons un coup d'œil sur la situation actuelle du Grand Théâtre.

M. Husson en a pris la direction dans des conditions si défavorables, qu'elles lui ont valu des témoignages unanimes de sympathie et une réputation de bravoure qu'il a su justifier.

En revanche, cette année, le nouveau directeur a des compensations nombreuses. Il est le Benjamin de la municipalité qui satisfait à toutes ses demandes: réduction du cautionnement; délais pour le versement; privilège accordé pour deux années; modifications du cahier des charges; gratification de quinze mille francs, ce qui porte au chiffre de deux cent quarante-cinq mille le montant de la subvention pour la campagne 1868-69, tout enfin dispose à croire que M. Husson pourra facilement réaliser de larges bénéfices dans ses deux années d'exploitation.

Grâce au long espace de temps dont il a pu disposer pour composer sa troupe, soit depuis le mois de novembre 1867, le directeur actuel nous a offert une réunion de sujets d'élite. MM. Michot, Roudil, Falchieri, Ismaël, Dermont; Mmes Balbi, Lafon et même Mme Jullian, forment une réunion d'artistes très distingués. Les autres, sans être aussi complets, peuvent, à deux ou trois exceptions près, tenir convenablement leur emploi sur la première scène de Marseille. Dans ces exceptions, je n'hésite pas à placer Mme Stellani, de Vienne et de Madrid.

— Ne touchez pas la reine des Falcons, disaient les grands journaux d'un commun accord, à propos de cette artiste mais le jugement du public, ce jugement de Dieu, a invité la débutante à attendre son remplacement. L'affiche d'hier annonce que Mme Peyret (?) vient tenir l'emploi de contralto. Espérons que cette attente ne sera pas de longue durée.

Depuis l'ouverture du Grand Théâtre, retardée jusqu'au vingt-six du mois dernier, un grand nombre d'opéras ont été représentés, dont quelques-uns, tels que le Trouvère, la Favorite, le Caïd, le Maître de Chapelle, ont laissé peu de prise à la critique. Il ne faudrait pas oublier cependant qu'en musique la quantité ne fait pas la qualité, et ne jamais sacrifier le nombre des répétitions au désir de varier le répertoire.

Le Conseil municipal, si libéral et si gracieux pour le Grand Théâtre, a jugé à propos de supprimer totalement la subvention du Gymnase; or, comme il a été démontré jusqu'à l'évidence que cette subvention permettait seule au Théâtre des Allées de joindre les

deux bouts, on a donné à son directeur, M. Bellevaut, la place de professeur de déclamation au Conservatoire, en prévision, sans doute, du résultat fatal dont il était menacé.

Le Gymnase n'en a pas moins traversé bravement la saison d'été, et, depuis l'hiver, les principales nouveautés de la capitale ont successivement défilé sur notre deuxième scène. Si l'on tient compte de la variété du répertoire et du travail imposé aux acteurs, il ne faudra pas être surpris si nos appréciations penchent souvent du côté de l'indulgence. Avant de commencer à rendre compte des œuvres représentées sur nos deux principaux théâtres, nous avons voulu solliciter du lecteur une confiance qu'il n'a pas l'habitude, et pour cause, d'accorder aux écrivains chargés de cette spécialité; nous ferons de notre mieux pour la justifier, et maintenant: Au rideau!

POHLIN.

Le prochain numéro du Galoubet paraîtra avec une vignette due au crayon d'un de nos plus habiles artistes provençaux.

Nous avons reçu de Cassis, une lettre du capitaine Radasse, datée du cap Canaille. Nous la publierons mercredi prochain.

L'abondance des matières, nous a aussi forcé à renvoyer au prochain numéro, un Steeple-Chasse d'idées.

P. S.

Pour tous les articles non signés, le Gérant: P. SICARD.

Le Directeur-Gérant: P. SICARD.

FEUILLETON DU GALOUBET.

DE LA COUPE AUX LEVRES. (NOUVELLE.)

Elle était jeune et belle. Parfois, lorsqu'à la clarté du soleil que tamisaient les auvents, elle s'appuyait nonchalante et pensive sur le seuil de la maison, involontairement toutes les chansons catalanes vous montaient aux lèvres, toute la poésie des pays mauresques vous montait au cerveau.

C'était un de ces types ardents et fiers comme notre vieux Marseille en montrait encore quelques-uns avant que le génie de l'alignement n'en eût chassé cette pittoresque population qui rappelait les plus purs profils rêvés par les sculpteurs de la Grèce antique. Elle, pourtant, le front doucement incliné, le corps penché, elle était insensible aux regards passionnés qui la saluaient en passant, et de sa main droite, comme une âme qui souffre, elle comprimait son petit cœur qui ne battait que pour un seul... mais si fort!...

Oh! lui aussi l'avait remarquée, et il était digne d'elle.

La jeunesse et la beauté leur avaient prodigué leurs sourires les plus doux, et quiconque les voyait l'un vers l'autre penchés, comme des gens qui ont à se faire des confidences sans fin, devinait que Dieu les avait créés, pour se rencontrer, pour se comprendre et pour s'aimer.

Toute la rue en avait fait son affaire, et les vieilles femmes de Saint-Jean, en la rencontrant sur le port, lui adressaient leur plus malin regard et lui demandaient:

— A quand la noce?

La pauvrete alors baissait ses yeux bleus, à force d'être noirs, et quand ses longs cils s'abattaient sur ces deux yeux, il semblait que d'un voile opaque le bon Dieu eût couvert son soleil.

C'est que tout le monde n'était point pressé pour célébrer la noce.. et plût à Dieu!...

C'est que ses parents, ses parents à lui, ne trouvaient point que la cassette eût d'assez beaux yeux, et, peu à peu, les deux amants étaient obligés de ne se voir qu'à la dérobée, et de loin en loin...

A l'approche de l'hiver, avez-vous observé le sommet des montagnes? Ardentes et chaudes, pleines de verdure et de soleil d'abord, peu à peu le brouillard les couvre, la neige les envahit, et de cime en cime, de zone en zone, la pâleur de la mort remplace les teintes chaudes et colorées de l'été.

Peu à peu ses joues pâlirent. Cette chaude coloration du Midi disparut; moins que jamais ses beaux cils se relevèrent... si ce n'est en le voyant passer, lui, plus pâle encore et plus défait.

Alors les vieux parents se virent, on se tendit la main, on oublia toute question difficile, on décida qu'ils se marieraient, et puis, avec des précautions infinies, et pour ne point leur porter un coup mortel, on leur apprit la bonne nouvelle, car la joie fait peur.

Alors aussi ce fut dans tout le voisinage comme une explosion joyeuse; encore un peu on se fût embrassé à dix rues à la ronde, et longtemps avant la noce, ce qui reste des vieux quartiers Saint-Jean était gai comme pinsons.

Enfin il arriva ce beau jour.

La vieille église des Prêcheurs avait revêtu sa parure la plus belle et son aspect le plus virginal, quelques boutiques se fermaient et beaucoup de fenêtres s'entrouvaient au passage, et la bruyante gaieté des enfants se perdait au milieu de mille éclats d'un rire joyeux.

Ce fut bien autre chose encore quand on les vit paraître tous deux revêtus de leurs plus beaux atours, et la main dans la main faire, la tête haute, leurs premiers pas sur ce sentier fleuri de l'amour.

Pour eux, l'univers entier avait disparu et tout ce bruit qui éclatait ne disait qu'une chose:

— Nous sommes unis à jamais!

Aussi quand l'adjoint, avec sa belle écharpe tricolore à glands d'argent, leur demanda s'ils consentaient à se prendre pour époux, tous deux ils ouvraient de grands yeux étonnés, comme s'il avait dit une énormité... A l'église leur extase prit un caractère plus grave et plus recueilli, et lorsqu'il eût mis à son doigt l'anneau nuptial, une secousse profonde, étrange, les fit vibrer tous deux, et tous deux ils se regardèrent d'un œil à la fois tendre et craintif.

Quel pressentiment mystérieux les avait fait tressaillir? Quel ange de charité avait essayé de les préparer au martyre? En quittant l'église, il lui avait offert son bras, et tout le long du chemin qui sépare le temple de la maison, il répétait ce mot dont il ne pouvait pour ainsi dire mesurer l'étendue, — Elle est ma femme, et sous son bras agité il sentait trembler le bras de sa jeune épousee.

En entrant dans cette vieille maison où devaient s'écouler désormais leurs deux existences, elle franchit la première le seuil hospitalier et s'élança dans le corridor noyé au milieu d'une mystérieuse obscurité.

C'est à peine si tous ceux qui dans la rue se haussaient sur la pointe des pieds, pouvaient apercevoir sa robe blanche et son voile doucement soulevé par la respiration de sa poitrine qu'oppressait le bonheur.

Tout à coup, au fond du corridor elle s'arrêta.

Un rayon de lumière, se glissant à travers un vitrage brisé et soulevant des myriades d'atomes descendait comme une flèche dorée sur son vêtement blanc et l'entourait de cette poussière de feu que l'école de Nuremberg projette sur ses images de saintes.

Elle lui fit signe d'approcher:

— J'ai mis là haut les deux prie-dieu l'un à côté de l'autre lui dit-elle en murmurant, et tous deux avec des battements d'ailes et des battements de cœur, comme deux oiseaux se jetant dans une clairière, ils s'élançèrent dans l'escalier.

Personne ne les suivit, et les jeunes et les vieux laissant à ces deux âmes éprises la liberté de s'unir une fois encore devant Dieu rentrèrent dans la salle du festin.

Comme si l'on avait compris qu'ils allaient prier et qu'il ne fallait point empêcher les anges d'écouter les dernières prières de la vierge il se fit un grand silence.... puis tout à coup, à travers ce silence, à travers l'air pur, à travers le carillon joyeux de l'église qui durait encore, à travers ce bourdonnement mystérieux qui accompagne les fêtes du peuple, retentit un double cri, rauque et profond, un rugissement sourd et prolongé, un de ces appels du désespoir qui font frissonner la bête fauve au fond de sa tanière.

Le silence devint plus profond encore, cette fois il avait quelque chose de morne... on sentait une catastrophe qui planait sur la maison...

Puis, à un second appel, plus strident, plus désespéré encore, on s'élança vers la chambre nuptiale, et on la vit, le voile en feu, embrasée, ses beaux yeux tournés vers lui qui s'attachait à cette robe enflammée et voulait brûler comme elle....

Et le lendemain, les journaux publiaient dans les nouvelles locales: Un affreux malheur est arrivé hier! La foule des vieux quartiers profondément émue suivit le cercueil, qui fut le lit nuptial de la jeune femme.

BONHAMY.

© CIEL d'Oc
Desèmbre 2003